

1099 J. Faucart - La plus vieille Egypte.

EXTRAIT
DE
SPHINX VOL. V

Bibliothèque Maison de l'Orient



135828

La plus vieille Egypte.

II.

Les monuments commémoratifs du Sed à Hiéraconpolis.

L'examen des monuments principaux d'Hiéraconpolis — j'entends ici les massues décorées de bas-reliefs et les »Palettes»¹ — révèle des analogies assez frappantes avec des monuments de la période classique pour qu'il importe de les signaler sans tarder plus qu'il ne convient. Je reviendrai ultérieurement sur la grande Palette dite de *Narmer*, sur laquelle on peut se contenter provisoirement des études déjà parues. Non moins intéressante est la massue du même roi, qui n'a encore été décrite que très-sommairement dans le tome I^{er} d'Hiéraconpolis. Les recherches que j'ai été amené à faire ayant pris une extension que je ne prévoyais pas au début, j'ai été amené à choisir entre deux partis; différer encore, assez longtemps peut-être, les résultats définitifs, avec comparaisons et commentaires détaillés, ou donner dès à présent, sous une forme extrêmement condensée, les points principaux qui me paraissaient à signaler. Il m'a paru que le second parti était celui qui pouvait être le plus utile, dans un ordre de recherches où il s'agit de ne pas laisser perdre trop de temps entre la constatation d'un fait et sa publication. Le lecteur voudra donc bien me pardonner la manière très brève, très absolue en ses termes apparents, où j'ai résumé mes remarques. Les preuves ou les arguments de détail viendront plus tard, s'il y a lieu.

I.

Les scènes figurées sur la Massue dite de Nar-Mer (reproduite à la planche XXVI de l'ouvrage de Quibell) ne représentent pas, comme on l'a interprété jusqu'ici, une scène de nature

¹ M. Heuzey a publié dès 1890 dans la Revue archéologique (p. 155 et 384) le premier fragment de la série des Palettes. Il a complété ce précieux monument, que possède le Musée du Louvre, par deux autres fragments du British Museum, et a communiqué cette découverte, à l'Académie des Inscriptions, en les rapprochant des Palettes d'Hiéraconpolis (*Comptes rendus*, 1899, p. 62-68, avec 4 planches).

belliqueuse, ni une scène historique, ni d'une manière générale la reproduction d'un fait épisodique et politique qui se serait passé à un moment donné. C'est, en abrégé conventionnel, la figuration ordinaire, traditionnelle, d'un acte religieux. C'est la fête du *Sed* qui y est représentée. Membre à membre, on en retrouve les différents détails, soit dans les bas-reliefs du temple d'Abou-Sir publiés l'an dernier dans la *Zeitschrift* (c'est-à-dire sur un monument de la V^e Dynastie), soit dans les fragments du Festival Hall d'Osorkon publiés par Naville. Il y a donc un rituel constant d'Hiéaconpolis à Bubastis. Les cérémonies de Bubastis, comme l'avait si bien établi Naville, avaient déjà leur réplique à Soleb sous la XVIII^e Dynastie; les fouilles d'Abou-Sir nous ont montré, il y a deux ans, la surprenante antiquité de ce cérémonial, en le reculant jusqu'à la période memphite; le voici qui se retrouve maintenant, presque sans changement, à une période plus ancienne encore, celle que l'on appelle jusqu'à nouvel ordre la période thinite.

Me bornant à donner, ainsi que je l'ai dit, un exposé très abrégé, je vais, pour les points de contact entre les trois monuments d'Hiéaconpolis, d'Abou-Sir et de Bubastis, seulement indiquer les points essentiels. Le lecteur n'aura qu'à se reporter aux planches de l'ouvrage de Quibell, de celui de Naville, et aux trop rares fragments d'Abou-Sir que l'on a consenti depuis trois ans à nous laisser voir¹.

A. Porte-Eventails de l'escorte du Roi: les mêmes dans les trois monuments. (Ils figurent d'ailleurs encore dans d'autres fragments d'Hiéaconpolis.)

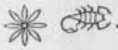
B. Les quatre insignes des nomes (?) ou des tribus fondamentales de la première monarchie. Même remarque.




C. Le costume du Roi assis sur le trône du *Sed*. Le même dans les fragments publiés d'Abou-Sir et ceux d'Osorkon.





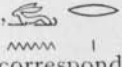
D. L'homme dans un palanquin n'est pas, comme on le supposait, un captif, un vaincu, un prince étranger. Je note la réplique de ce thème dans les fragments publiés d'Abou-Sir. C'est l'arrivée pour les fêtes des *Sontou Mosou*. A Abou-Sir, on les voit arriver portés dans des palanquins identiques à celui-ci. Les gens qui viennent derrière ne sont pas non plus des étrangers; ce sont les *saou*, correspondant aux différentes classes de nobles et de prêtres que l'on voit arriver sur le monument d'Osorkon, où il y avait plus de place pour les figurer en détail.


E. Parmi les prêtres ou nobles qui figurent en première ligne dans les scènes du *Sed* d'époque classique, on remarque que le *Sam* et le *Samir* ont un rôle prépondérant. Je me borne à renvoyer aux planches pour la démonstration du fait à Abou-








¹ Ils ont paru dans la *Zeitschrift* t. XXXVII, p. 4 et pl. I.

Sir et à Bubastis. Ils sont un des éléments essentiels, un de ceux qu'on ne peut supprimer d'une représentation du Sed, si abrégée soit-elle. Il y avait lieu de rechercher si on ne les trouvait pas à Hiéraconpolis. Ce que l'on trouve, ce sont deux personnages qui ont exactement le rôle, le costume et les accessoires, l'un du Sam, l'autre du Samir dans les fêtes du Sed, mais qui ont des noms tout différents. Ce sont cependant des personnages dont le rôle à Hiéraconpolis est certainement fixe et traditionnel, puisqu'on les retrouve sur les autres monuments du même groupe, tels que la massue du Roi , et la célèbre «Palette» dite de Nar-Mer.

F. Le premier s'appelle . On a eu tort d'y voir une femme. L'examen avec verre grossissant des épreuves photographiques montre que c'est un prêtre ayant tous les attributs caractéristiques du *Sam*; 1^o) la peau de panthère tenue par la main repliée sur le corps d'après le geste traditionnel 2^o) la perruque à longues tresses tombant bas 3^o) l'ornement  placé sur le cou avec les deux extrémités retombant en avant. Pour en citer une réplique concluante entre cent autres, je prie le lecteur de comparer simplement le  de la Palette d'Hiéraconpolis avec le *Sam* d'une scène de Sacrifice Funéraire, empruntée à une tombe de Beni-Hasan et récemment publiée par Griffith dans son tome IV de Beni-Hassan (planche XVI).

Le fait certain est donc que ce prêtre est l'équivalent du *Sam* à Hiéraconpolis. Son nom doit se lire *Tati* ou *Tata*. J'hésite encore sur ce qu'il signifie exactement. En écartant le sens donné par Brugsch de  l'*Ecrivain*, celui de  le *Serf*, qui n'est guère satisfaisant, on peut songer à  le *Guide*, le *Conducteur*. Je proposerai cependant, mais d'une manière très-dubitative, en attendant que j'aie plus d'exemples sur des points si nouveaux, d'y voir un dérivé de *tata*, le *frappeur*, l'*assommeur*, dont les fonctions étaient au début celles du *Sam* primitif, telles qu'on les voit par exemple, dans le dépècement du bœuf à Abou-Sir. Le  était peut-être le nom local du prêtre de l'Epervier, correspondant à l' de Latopolis.

G. Le second serviteur, qui correspond aux *Samirou* de l'époque classique () des bas-reliefs d'Abou-Sir et de Bubastis, porte un titre nouveau en apparence. Des recherches

que j'ai faites, j'espère pouvoir tirer la démonstration que le groupe   équivaut à  . Je ne puis donner la série des déductions qui ne saurait être probante qu'à la condition d'être intégrale, et elle est fort longue. Si ce résultat est admis, on trouvera satisfaisant d'y retrouver le parallélisme, constant en archéologie, des deux titres de  et de  .


II.





A. Les scènes ou fragments de scènes provenant des »Palettes» d'Héraconpolis ou d'Abydos montrent des oiseaux suspendus par une corde aux perchoirs d'emblèmes divins et guerriers de la vieille Egypte. Une réplique fort instructive précise leur sens. Elle figure dans un fragment publié par *Legge* dans le dernier numéro des P. S. B. A. de l'année 1900. Cette fois, ce sont des hommes que l'Epervier, muni de bras, maintient ligottés à la corde. D'autre part, l'oiseau (huppe?) se retrouve, avec les grands traits de ressemblance, au-dessus d'hommes mis en déroute par les Egyptiens dans une autre partie des fragments réunis par *Legge*. Le tout donne deux équivalences assez claires. Ce sont des noms de tribus ou de peuples vaincus par le Roi d'Egypte. Tantôt ils sont désignés par le terme général des *Rokhitou* que j'étudierai ultérieurement, tantôt les noms spéciaux sont figurés. Je préfère réserver encore les assimilations que j'aurai à proposer pour les noms figurés par ces oiseaux, l'important étant de proposer le plus tôt possible le principe d'interprétation, quitte à en différer les applications de détail.



B. Les défilés d'animaux figurés dans les fragments d'Héraconpolis se rattachent, sauf exception, au même système graphique. Ce ne sont pas des bêtes prises à la chasse. Ces animaux sont tantôt surmontés d'un Epervier, tantôt figurés comme traînés à la suite d'un Scorpion, tantôt aboutissent aux deux animaux fantastiques maintenus par un Egyptien. Ils équivalent, en tous ces cas, à des désignations nominatives de peuples ennemis de l'Egypte, vaincus par l'Epervier (celui-ci figuré soit directement, soit sous la forme symbolique d'une de ses manifestations) et ils concourent à rendre finalement en plusieurs thèmes l'action *Sam* faite par le Roi. Le Roi exprime ainsi l'union des deux rives, des deux terres, des deux Egyptes, avec leurs dépendances mondiales à l'Est et à l'Ouest, jusqu'aux confins du monde de ce temps-là, et avec les étrangers qu'elles contiennent. C'est peut-être de ces représentations de peuples ennemis sous forme de leurs animaux patronymiques que l'Egypte

classique a tiré, sous forme déjà adoucie et légendaire, la version bien connue des Partisans de Set qui se réfugièrent dans des corps de gazelles et autres animaux.

C. On est donc amené à considérer le Scorpion comme la figuration d'une des manifestations, ou plus exactement comme l'expression graphique d'une des épithètes caractéristiques de l'Épervier d'Hiéraconpolis. C'est ce que paraissent confirmer toutes les images ou amulettes votives de scorpion que l'on peut voir dans les planches déjà publiées dans le tome I^{er} de *Quibell*¹. Ni le calendrier d'Esnèh (colonne 5, cf. Brugsch, D. Géo. p. 355) ni Strabon ne fournissent d'éclaircissements précis sur les épithètes des dieux d' *Ἱερακῶνπολις*, mais j'ai déjà signalé la








mention d'un culte d'un   mentionné à Beni-Hasan, juste après la dignité de Gardien de N'khabit, et l'invocation au Replié ou *Khobdjou*, dans les Pyramides, venant aussi après l'invocation à l'Épervier. Le tout me paraît conduire à une probabilité croissante en faveur d'une lecture phonétique du Scorpion, lecture qui serait *Khobdjou* ou *Khobti*, le *Replié*, et qui s'exprimerait par le Scorpion recourbé, tel qu'on le voit en effet, soit dans les amulettes d'Hiéraconpolis, soit sur la massue votive du Roi-Scorpion. Ce serait l'épithète locale de l'Oiseau sacré de Nakhnit.



D. Cette lecture expliquerait l'orthographe de Beni-Hasan comme un cas de ces lectures en *-ti* par reduplication du signe lecture dont   *nibti*,   *routi*, etc. sont des exemples admis. Elle ferait lire de même façon le nom du Roi dit «Roi Scorpion» d'une des massues de Hiéraconpolis. Je n'entamerai pas ici l'examen des raisons qui m'engagent à lire le nom de ce roi *Khobti* pour la prononciation qu'il a dû avoir à cette époque-là. Je me bornerai à dire aujourd'hui qu'au

signe  semble bien se rattacher une prononciation *khob*, et que, joint au Scorpion (qui le redouble phonétiquement), il donne, suivant le système d'écriture du temps, une valeur totale *khobti*. C'est tout ce que l'on me permettra de dire d'un système dont je dois donner incessamment les arguments, et que — j'insiste sur ce point — je ne prétends nullement présenter avec pleine certitude. Le point qui me paraît d'autre part beaucoup plus sûr, et que je présente définitivement, c'est que le groupe a été lu *Qobouh* par les contemporains de Seti I^{er}, lors de la rédaction de la table de Abydos. Le Roi de la massue d'Hiéraconpolis est donc le  classé par les chronologies à la fin de la I^{ère} Dynastie et je renvoie provisoirement, pour la démonstra-

¹ C'est un mode d'expression équivalant au poisson *ahi* signalé récemment par Naville.

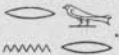







tion abrégée, à la lecture qui j'ai faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres¹. Une autre plus détaillée sera donnée d'ici peu, avec les preuves que comporte un tel sujet.





E. L'assimilation, proposée à trois ou quatre reprises depuis deux ans, du Roi  avec Qobouh est naturellement inconciliable avec ce qui précède. Je dois dire qu'elle m'avait paru dès le début inadmissible. Divers moyens ont été tentés pour l'établir. Le plus spécieux consiste à voir dans le signe , accolé au nom royal , sur un fragment d'Abydos, l'origine d'une lecture fautive , groupe qui exprimerait lui-même, suivant le vieux système graphique, le pluriel  |. D'où, finalement  |, puis . L'examen que j'ai fait des monuments ne m'a pas paru permettre d'accepter aucun des points de cette démonstration. Un seul fait suffirait d'ailleurs à l'infirmier: celui que les signes où on croit retrouver une origine de la lecture Qobhou (déformée ou non en cours de route), ne fait pas partie du protocole royal, mais sont des indications de titulature privée, se rapportant aux fonctionnaires ou aux services attachés au culte funéraire du roi. Je donnerai dans un prochain article les raisons de détail qui m'engagent à voir de cette manière et je terminerai cette série de brèves remarques par deux dernières, portant sur des questions de lecture.

F. Le groupe  a suggéré une lecture qui serait fondée sur la prononciation effective des deux animaux divins, et qui serait: Seigneur de Bouto et d'El-Kab². L'ensemble des textes religieux de différentes époques prouve cette lecture d'une manière que je regarde comme définitive au point de vue de la prononciation comme au point de vue du sens. C'est une des formes si nombreuses de l'expression bipartite de l'Égypte, et il est étonnant que nous ayons mis si longtemps à l'identifier avec les tournures analogues que l'on retrouve à tout moment. Le Maître de la déesse N'khabit, le Maître de la déesse Ouadzit sont des expressions conformes au reste de la terminologie qui exprime les rapports de la Royauté avec les dieux nationaux; et le système graphique qui surmonte le  d'un nom de déesse, et qui, par conséquent, fait précéder le nom commun du nom divin, n'est qu'une application d'une règle commune en égyptien à tous les noms théophores ou à tous les noms où entre en

¹ Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions; séance du 12 Avril 1901.


² Wiedemann, *P. S. B. A.* XX, p. 117.

composition soit un nom soit un surnom divin¹. Il n'est pas encore question d'y voir, avant le premier empire thébain, un nom spécial devant comporter avec lui une nouvelle épithète. Comme l'a excellemment établi Naville², il n'est devenu que tardivement le début de la seconde partie du . Au temps de Khoufou, il se confond encore avec celui de , et l'on notera certainement, en passant, ce nouveau point de détail où la soudure se fait entre la vieille Egypte d'Hiéraconpolis et celle de l'époque classique. Pour ne pas insister d'avantage sur le nom de , je ferai remarquer enfin que l'interprétation: *Déesse de N'khabit et Déesse de Bouto* confirme l'équivalence constatée par Naville entre l'emploi de ce titre et l'usage du  sous le Nouvel Empire. Mieux que la lecture *Nebti*, elle rend compte de l'échange  avec  et , échange où chacune des  a son doublet tout indiqué dans l'un des animaux divins patronymiques d'une des deux Egyptes.

G. Les scènes de Hiéraconpolis ne sont illustrées que de très brèves légendes, sous forme d'indications réduites au minimum de longueur. Les signes qui les composent, soit dans les noms royaux, soit ailleurs, sont en partie nouveaux. Je ne crois pas que l'on en doive conclure ni que l'écriture en soit encore dans la période des tâtonnements et des moyens d'expression rudimentaires, ni encore moins que le système général de cette écriture obéisse à des lois d'expression différente de l'écriture égyptienne d'époque classique. Une moitié sont des signes égyptiens ordinaires. Pour le reste, il y a simplement là, d'une part, des signes qui sont morts ou se sont affaiblis dans la suite — fait dont on a des séries d'équivalents entre la IV^e et la XXVI^e Dynastie; on a, de l'autre, des signes dont la valeur fixe, définitive, a persisté sans altération à dater de là, ou bien des signes dont la valeur syllabique a évolué vers la valeur alphabétique. Dans la première classe, par exemple, le , dans la seconde le , le , le  etc. L'ensemble du corps d'écriture nous montre donc des signes en voie de formation, et se dégageant déjà de l'image pure; d'autres arrivés à leur pleine valeur phonétique, d'autres semblant enfin sur le point de disparaître, puisque nous ne les retrouvons plus, lorsque nous les recherchons sur les monuments les plus anciens de la période classique, ceux de la fin de la III^e

¹ C'est une des raisons qui m'ont fait écarter, dès le début, la possibilité d'une lecture *Ouôn Selkit* pour le "Roi Scorpion".

² *Æ. Z.* 1898, p. 133 et Recueil XXI p. 109.

Dyn. Mais cet ensemble de faits, ce n'est pas là autre chose, après tout, que ce que l'on constate dans toute l'histoire de l'écriture égyptienne; cette écriture n'a jamais été, comme on se le figurait jadis, une chose rigide, inanimée; c'est un organisme toujours en évolution, toujours en voie de formations et d'éliminations, de décomposition et de recomposition. Les textes de début de la période classique, dont je viens de parler, ceux des tombeaux *d'Amten*, de *Sokarkhabiou*, de *Hosi*, nous montrent tous ces mêmes phénomènes en pleine activité. Et ici encore, le raccord se fait entre Hiéaconpolis et le vieux fonds memphite. Ces signes inconnus en apparence d'Hiéaconpolis, on les retrouvera peut-être tous un jour; déjà quelques-uns, en tous cas, se déchiffrent en examinant avec soin les vieux textes classiques. Ce sont donc les dernières traces d'une série de signes faisant place *graduellement* à de nouveaux équivalents, exactement comme plus tard, à la V^e Dyn., nous verrons remplacer un bon nombre des signes encore employés par Amten ou ses contemporains. En voici un exemple final. On remarque sur la massue du Roi Narmer, en haut et à droite du naos, un groupe que l'on prend ordinairement pour une représentation pictographique d'une scène de chasse. D'après la nature des indications écrites sur les monuments d'Hiéaconpolis, j'avais pensé qu'il devait y avoir plutôt une annotation descriptive de la scène écrite en signes d'écriture. Le premier signe que j'ai cherché à identifier a été . C'est un signe, qui se prononce *shonit* et on le retrouve encore avec cette valeur et dessiné de la même façon à la ligne 672 de la Pyramide de Pepi II. Reste à lire les deux animaux enfermés à l'intérieur du *shonit*. Me fondant sur les scènes d'Abousir, j'avais d'abord cherché à y lire soit *Souton mosou* soit un équivalent rationnel se rapportant à l'arrivée du Palanquin. Mais je ne suis arrivé encore qu'à des probabilités et j'ai préféré indiquer le résultat provisoire de mon essai de lecture, sans plus tarder, la question de méthode étant ce qui importe en l'espèce. Le groupe est un groupe de signes d'écriture et non une scène de bas-relief, voilà l'essentiel. Le premier signe est, je crois, *shonit*: c'est déjà un point acquis qui peut avoir son utilité.

(À suivre).

George Foucart.

Bordeaux, Avril 1901.

